

ALBERT ROBIDA, UN GÉNIE PARADOXAL

« Parmi ceux dont le talent ne peut être comparé à aucun autre, Robida est assurément un des premiers par l'Imagination, l'Esprit de facture, l'Érudition de la plume et du crayon et aussi par la variété des procédés. C'est un des plus extraordinaires tempéraments qui se soient produits dans notre pays au cours de ce siècle, un des mieux inspirés surtout pour la mise en livre hâtive et ingénieuse d'une idée toujours vivante et personnelle, suivi d'une exécution rapide et toujours excessivement fantaisiste... »¹ Octave Uzanne, 1901

« Quel dommage que Robida n'ait pas été directeur de notre Grand État Major ! »² Henri Béraudi, 1916



Artiste, dessinateur et illustrateur (mais aussi aquarelliste, lithographe, graveur) et auteur, Albert Robida a créé une œuvre exceptionnelle par son étendue : soixante mille dessins, plus deux cents livres illustrés dont cinquante écrits par lui, collaboration à plus de soixante-dix revues de presse et par sa diversité : caricatures et chroniques de presse, livres de voyages, histoire de Paris par le texte et l'image, illustration d'ouvrages littéraires, livres pour la jeunesse. Amoureux du passé, il est paradoxalement un maître de l'anticipation, reconnu comme tel par les spécialistes comme Pierre Versins, Jacques Van Herp ou Gérard Klein.

Né le 14 mai 1848 à Compiègne, rue des Boucheries, Albert Robida y passera son enfance et son adolescence, avant de gagner Paris à l'âge de dix-huit ans. Compiègne et la région qui l'entoure sont imprégnées des souvenirs architecturaux du passé chers à Viollet-Le-Duc, mais une bouffée de la vie parisienne pénètre la tranquille sous-préfecture par le biais des festivités qui animent le Château, résidence royale, puis impériale. Ces deux pôles d'attraction, l'un tourné vers le passé, l'autre vers l'actualité parisienne, semblent avoir façonné profondément les goûts de Robida.

Une forte myopie interdit au jeune Robida de suivre la même carrière d'artisan que celle de son père, Jules Robida, de profession menuisier. Celui-ci, homme de goût, travailleur, de moralité stricte lui transmettra ses rigoureux principes de vie. A l'issue de sa scolarité à l'école primaire Hersan, où il va manifester très tôt sa passion pour le dessin, Albert Robida, aîné d'une fratrie de quatre enfants doit trouver un emploi. Ce sera d'abord comme petit commis d'architecte, épisode dont on ne sait à peu près rien. Prodigieux autodidacte, comme il va le manifester tout au long de sa carrière, c'est là qu'il a dû assimiler les principes qui lui serviront dans ses dessins à venir de ses « vieilles villes » et de leurs monuments, voire de leur restitution en 3D. Sa belle écriture lui permet d'entrer à seize ans comme jeune clerc à l'étude de Maître Rouart. Peu intéressé par les tâches de gratte-papier, il met à profit ses moments de loisirs pour dessiner. Il suit ainsi les cours gratuits de la ville prodigués par Félix Deligny et remportera le premier prix de dessin d'après la bosse en 1866. Mais il verse aussi dans la saynète humoristique comme *Le Manuel du parfait notaire*, un petit cahier manuscrit à la verve plutôt irrévérencieuse qui est – dit-on – découvert un jour par Maître Rouart. Celui-ci aurait alors conseillé une autre voie à son employé farceur tout en le présentant au Vicomte de Noé, alias Cham, dessinateur très en vogue de l'époque. Une passion pour Garibaldi partagée avec son médecin de famille lui vaut de rencontrer Alexandre Dumas père. Si finalement il ne part pas en Italie, il va pouvoir enfin réaliser son vœu, vaincre les résistances familiales et quitter enfin Compiègne pour tenter sa chance à Paris.

Recommandé par Cham et Alexandre Dumas, le voici débutant en novembre 1866 au *Journal amusant* que dirige Eugène Philpon. Ses dessins « de chic », pleins d'humour, lui valent de collaborer dès l'année suivante en qualité de chroniqueur et de caricaturiste à d'autres périodiques parisiens également voués à la satire des mœurs, comme *Paris-Caprice*, *Le Polichinelle* ou *Paris Comique*. Ces deux derniers titres publient en 1869-70 les premiers dessins d'anticipation de Robida liées au thème de la guerre, extraits d'un album manuscrit *La guerre au 20ème siècle – Campagne de Jujubie*.

À son arrivée à Paris, il habite à Belleville, chez des lointains cousins, les Noiret, dont il épousera la fille Cécile, en 1876. Attachés désormais à la région parisienne, Robida et sa famille résideront successivement

¹ Octave Uzanne, «Un artiste écrivain, illustrateur, peintre-graveur, lithographe, architecte et voyageur, Albert Robida » L'Œuvre et l'image, n° 4, février 1901, p. 3

² Henri Béraudi, *Un Caricaturiste prophète. La guerre telle qu'elle est prévue par A. Robida il y a trente-trois ans*, Paris, Dorbon aîné, 1916

à Belleville, à Argenteuil à partir de 1882, au Vésinet de 1894 à 1917 et enfin à Neuilly sur Seine, ce qui ne l'empêchera pas de faire de fréquents voyages à Compiègne.

En 1870-71, pendant le Siècle de Paris et la Commune, Robida se fait reporter de guerre, saisissant, sur ses carnets de croquis, les contrastes de cette période terrible. Malgré leur tonalité grave, ces croquis incisifs ne sont pas exempts de clins d'œil humoristiques que ce soit dans le dessin lui-même ou dans la légende. Exécutés très librement, parfois rehaussés de lavis à l'encre de Chine, ils donnent une vision de la réalité bien différente de celle des clichés académiques ou patriotiques diffusés par les journaux d'actualité ou les ouvrages publiés ultérieurement. Ses croquis sont reproduits en partie dans la presse de l'époque, *La Chronique illustrée* et *Le Monde illustré*, mais il faudra attendre un siècle pour que soit publié en 1971 son *Album du Siècle et de la Commune*, présentant son Journal et près de 200 croquis reproduits en fac-similé. Avec cette série de dessins pris sur le vif, le crayon de Robida s'affranchit des contraintes de thème et de format propres à la presse illustrée, le jeune dessinateur acquiert à ce moment une maturité artistique qui caractérisera désormais son œuvre.

Sous la III^e République, il reprend sa collaboration à des périodiques tels que *Le Monde illustré*. Correspondant de ce journal à Vienne au moment de l'Exposition universelle de 1873, il publiera aussi des croquis de mœurs dans le quotidien illustré autrichien *Der Floh*.

À partir de 1871, la revue hebdomadaire *La Vie Parisienne* absorbe une bonne part de son activité, il y publie de grandes planches, ainsi que des vignettes, une semaine sur deux environ. Ses compositions mêlant le texte et l'image, foisonnantes de personnages, débordantes de fantaisie, conçues avec beaucoup d'élégance, préfigurent la bande dessinée.

La femme moderne et élégante y tient une grande place. Elle devient en effet un sujet de prédilection dans l'œuvre de Robida, qui s'exprime aussi bien dans la caricature que dans le livre illustré, dont *La Grande Mascarade parisienne* (1880) est un exemple.

Au début de la même année, Robida fonde avec Georges Decaux – qui sera, jusqu'en 1892, son éditeur quasi exclusif – l'hebdomadaire *La Caricature* qui constitue l'aboutissement de sa création dans le domaine de la presse satirique. Robida sera, jusqu'en 1892, le rédacteur en chef de cette publication où il attire de jeunes dessinateurs, comme Caran d'Ache, Job, Bac, Louis Morin, Radiguet, mais il n'en demeure pas moins le principal collaborateur, se chargeant seul, les premières années, d'un numéro sur deux. Le crayon de Robida s'allie à sa plume pour critiquer, avec humour et fantaisie, dans des planches restées célèbres, l'actualité nationale et internationale. Le caricaturiste égratigne volontiers certains courants ou personnages des arts et des lettres : l'impressionnisme, Sarah Bernhardt, Zola et le naturalisme, ou encore les Voyages au théâtre de d'Ennery et Jules Verne.

Les fameux *Voyages extraordinaires* de ce dernier sont pour Robida une source d'inspiration et une cible rêvée. Et celui-ci de lancer gaillardement la surenchère avec la publication d'un roman abondamment illustré *Voyages très extraordinaires de Saturnin Farandoul dans les cinq ou six parties du monde et dans tous les pays connus et même inconnus de M. Jules Verne* (1879). Le héros, élevé par des singes – ce qui donnera d'ailleurs quelques idées à Edgar Rice Burroughs – rencontre, au cours de ses aventures haletantes sur les cinq continents, les mythiques personnages de Jules Verne, plutôt encanaillés. Celui-ci se souviendra à son tour, dans son roman *Gil Braltar*, comment Farandoul a su utiliser ses amis quadrumanes pour triompher, un moment, de la perfide Albion.

C'est dans cette décennie que Robida publie ses deux grands ouvrages d'anticipation, *Le Vingtième Siècle* (1883) et sa suite *La Vie électrique* (1892) où il dresse, avec une plume et un crayon humoristiques, une fresque étonnamment prémonitoire de notre société de la fin du XX^e siècle. Il met en scène de grandes innovations en extrapolant très largement les techniques de son temps, telles que le téléphonoscope, un système de télévision-internet, les tubes terrestres à grande vitesse, les aéronefs ou la cuisine industrielle. Mais sa démarche est originale, très imaginative, certes, mais encadrée par une sérieuse réflexion. Grâce au dessin qui fait corps avec son texte, il ne se perd pas en fastidieuses explications ou descriptions, mais il décrit de façon rationnelle les applications de ces innovations, il « prend toujours en compte l'extension sociale de l'objet technologique ». Ainsi l'information présente dans chaque foyer, les transports facilités, la vie domestique allégée par l'apparition de la cuisine industrielle, la femme libérée : devenue électrice et éligible, elle se doit d'avoir une profession, banquière avocate, journaliste, auteure ou politicienne. Robida réfléchit à l'évolution générale des mœurs et imagine que la peine de mort a été supprimée, et que les détenus sont désormais en semi-liberté. Mais cette bienheureuse civilisation de la fée électricité n'est pas parfaite. Les habitants des villes devenues gigantesques souffrent de surmenage, ils doivent aller se détendre dans des parcs nationaux, conservatoires du « bon vieux temps » ; l'industrialisation ne va pas sans la pollution, tandis que guerres et conflits rythment ce vingtième siècle dérégulé.

Robida, qui n'a pourtant rien d'un va-t-en guerre a eu, sous son manteau de dessinateur humoriste, des intuitions hélas ! géniales en imaginant *La Guerre au vingtième siècle* – qu'il déclinera dès 1869 (inédit), puis en 1883 (dans *La Caricature*) et en 1887 – telle que ce siècle la connaîtra : conflits meurtriers, surtout pour les civils, utilisation de « la geuse de science » pour la mise au point d'armes nouvelles,

apparition des engins blindés, des aéronefs bombardiers, utilisation des armes chimiques et « miasmatiques ». Son œuvre d'anticipation militaire se poursuit par l'illustration de *La Guerre Infernale* (1908) de Pierre Giffard, dont la parution en livraisons connaît un grand succès populaire.

Installé depuis 1894 dans la grande maison qu'il s'est fait construire au Vésinet, avec son épouse et ses sept enfants, dont les aînés sont déjà lancés dans la vie, Robida va être rattrapé par ses prémonitions.

La première guerre mondiale éclate, elle est particulièrement dramatique et douloureuse pour lui. Son fils Camille est grièvement blessé à la bataille de la Marne, rapatrié mourant, amputé d'une jambe et s'en sort miraculeusement. Son fils Henry, lieutenant de chasseurs alpins est tué en septembre 1914 à Saint Mihiel. Robida va voir se concrétiser l'une de ses plus funestes prévisions, la guerre chimique, son fils Frédéric en sera victime en Champagne.

Ses prophéties se réalisent, mais le temps n'est plus à l'anticipation guerrière. Ses publications suivantes expriment un très fort ressentiment contre la sauvagerie d'un ennemi qui ravage la France et la Belgique en détruisant systématiquement leurs chefs d'œuvre architecturaux *Les Villes martyres* (1914) et une haine contre la Prusse à travers *Le Vautour de Prusse* (1918). L'album *Retrouvailles de guerre, rapprochements et transformations*, qu'il publie en 1918 confronte les guerriers des temps passés et modernes, traduisant le dégoût de Robida pour cette guerre moderne, scientifique et déshumanisée où l'on se tue à distance sans se voir.

L'Ingénieur Von Satanas (1919), virulent pamphlet contre la guerre et les progrès de la « gueuse de science » et simultanément la prémonition de la deuxième guerre mondiale conclut son œuvre d'anticipation guerrière.

Parallèlement, Robida a poursuivi son œuvre d'anticipation « civile » avec l'illustration de *La Fin des livres* (1995) d'Octave Uzanne et de *La Fin du cheval* (1899) de Pierre Giffard, et ses romans *Un potache en 1950* paru en 1917 dans *Mon Journal* et *En 1965* paru en 1919 dans *Les Annales*. Son dernier roman *Un Chalet dans les airs* (1925) en sera la conclusion.

En attendant que l'apparition du cinéma et du ... téléphonoscope permette d'animer les images du futur qu'il a créées sur le papier, Robida avait utilisé le célèbre cabaret du Chat Noir de Rodolphe Salis à Montmartre pour les mettre en scène. Futur, mais aussi passé se mêlent dans *La Nuit des Temps* ou *L'élixir de rajeunissement*, pièce de théâtre d'ombres jouée en 1889.

Mais Robida ne se contente pas d'excursions dans l'imaginaire, il est un grand voyageur sur le terrain. Infatigable et plein de curiosité pour le passé, il commence, dans les années 1870, à parcourir l'Europe, armé de ses carnets de croquis, d'abord mandaté par les périodiques auxquels il collabore, ensuite par goût personnel puis en utilisant intelligemment les vacances en famille.

Son intérêt se porte sur les villes, dont il fait revivre par la plume et le crayon les vieilles pierres. Au retour de ses voyages, il va ainsi publier de 1878 à 1880 la série des *Vieilles Villes : Italie, Suisse, Espagne*. Dix ans plus tard, il met en chantier la série magnifiquement illustrée de *La Vieille France : Normandie, Bretagne, Touraine, Provence* (1890-1893). Les craintes de son éditeur devant la concurrence de la photographie l'empêchent de réaliser son rêve, la « couverture » de la France entière. Mais il continuera d'exploiter cette veine après 1900, au travers de nombreux ouvrages, de guides touristiques et d'affiches, sur l'étranger comme *Rothenburg : une Ville du passé* (1910) et sur la France et ses provinces. Dans ces ouvrages, Robida s'affirme comme un fervent défenseur du patrimoine architectural.

La même profession de foi l'anime lorsqu'il s'agit de l'histoire architecturale de Paris : « Toujours sur la brèche pour la défense des intérêts artistiques de Paris toujours menacés ». Robida publie deux ouvrages érudits et richement illustrés *Paris de siècle en siècle* (1895) et *Le Cœur de Paris* (1896). L'Exposition universelle de 1900 lui fournit l'occasion d'exprimer sa passion pour les reconstitutions du passé. Il propose dès 1896 dans *Le Monde Moderne* un projet global pour toute l'Exposition où apparaît déjà un quartier dit du « Vieux Paris », reconstitution de monuments parisiens disparus. La rencontre avec un auteur, érudit et comme lui amoureux du passé, Arthur Heulhard, qui prend en charge le financement du projet, va lui permettre la réalisation de ce « Vieux Paris », dont il sera à la fois l'architecte concepteur et le « maître d'œuvre ». Construite en majeure partie sur pilotis, entre le Pont de l'Alma et la passerelle de Billy, cette « attraction » de l'Exposition, avec ses monuments, ses théâtres, restaurants et échoppes, ses gardes, musiciens et corps de métier en costume d'époque, connaît un vif succès populaire.

Le goût de Robida pour le passé s'exprime aussi dans l'illustration des textes de grands auteurs anciens. Inaugurée par les *Œuvres de Rabelais* (1885-86), superbes de verve et de truculence, son œuvre se poursuit avec sensibilité dans les eaux-fortes des *Œuvres de François Villon* (1897) et des *Poèmes et ballades du temps passé* (1902). D'autres publications luxueuses rendront hommage à Balzac, Dumas, Sand et Shakespeare.

La veine de la littérature pour l'enfance s'était tout d'abord manifestée chez lui par deux romans exubérants de fantaisie et illustrés avec humour, *La Tour enchantée* (1880) et *Le Voyage de Monsieur Dumollet* (1883). À partir de 1889 et jusqu'à la fin de sa carrière, elle va constituer une part significative de son œuvre. Robida transpose sa passion de l'histoire dans de nombreux ouvrages pour la jeunesse écrits

et illustrés par lui comme *Le Capitaine Bellormeau* (1900) ou simplement illustrés comme le très beau *François 1er, le roi chevalier* de G. Toudouze (1909). Certains de ces ouvrages paraîtront en préoriginal dans *Le Petit Français illustré*, d'Armand Colin. « La Boîte aux lettres » de cette revue publiera également une savoureuse pseudo-correspondance entre Robida et Christophe échangeant sur les dernières « inventions » de la science, depuis l'élevage des chevaux vapeurs jusqu'à la récupération de l'énergie des volcans, voire celle ... des danseurs.

Toujours infatigable, alors qu'il dessine dans la Sainte-Chapelle de Paris, Robida est victime d'un refroidissement. Le 11 octobre 1926, à Neuilly-sur-Seine, c'est la fin d'une vie bien remplie et de son « parfait bonheur sur cette terre » qui était de « dessiner et peinturlurer »³.

Jean-Claude Viche

Bibliographie Albert Robida

Béraldi Henri (1916).- *Un Caricaturiste prophète. La guerre telle qu'elle est prévue par A. Robida il y a trente-trois ans*, Paris, Dorbon aîné, 1916.

Doré Sandrine et alii (sous la direction de) (2010).- *De jadis à demain, voyages dans l'œuvre d'Albert Robida (1848-1926)*.

Klein Gérard (2010).- « Robida l'anticipateur, entre science-fiction et prospective », *Le Téléphonoscope*, n° 11, p. 6

Uzanne Octave (1901).- « Un artiste écrivain, illustrateur, peintre-graveur, lithographe, architecte et voyageur, Albert Robida » *L'Œuvre et l'image*, n° 4, février 1901, p. 3.



³ Extrait de l'entretien réalisé quelques jours avant son décès et paru dans *Le Rappel* le 19 octobre 1926